M. D. BRIQUEL revient sur la non-distinction dans l'écriture falisque de *C* et *G*, qui ne distingue pas davantage *P* et *B*. Il signale d'autres variations sur *G* dans une inscription de Préneste. Il rappelle de plus que les Falisques ont suivi l'exemple des Étrusques qui possédaient dès le VI[e] siècle une école de scribes. Il signale enfin, sur le plan religieux, que le rôle de Minerve à Faléries a été supplanté par celui d'une Junon Armée.

II. — M. A. MICHEL, *De Catulle à Virgile, à propos des Bucoliques* (texte publié dans ce volume p. 140-148).

Le Président reconnaît avoir succombé au charme de cette communication comme l'ensemble de l'auditoire, sans doute parce que le charme y repose sur une incroyable érudition, tout au long de cette double lecture de deux chefs-d'œuvre de la littérature latine. M. L. HOLTZ se demande cependant comment le public contemporain ressentait les faits et les idées portés par ces œuvres, avait-il la même lecture de ces textes ?

Dans sa réponse M. A. MICHEL rappelle que nous savons que les contemporains appréciaient immensément ces œuvres, tant et si bien qu'ils en prenaient certainement de multiples lectures parmi lesquelles celle-ci, d'une manière ou d'une autre, aurait bien pu trouver sa place.

M. J. PERRET met en évidence les grandes qualités de cet exposé qui a su montrer les rapports du poème et du poète : quand la poésie raconte une histoire, elle ne peut être dissociée d'une expérience. Alors les combinaisons ne sont pas le fait du hasard ou de l'organisation d'un éditeur. L'agencement interne repose sur des convictions et des expériences. M. J. PERRET approuve la thèse qui recherche un ordre ascendant et des correspondances numériques dans les *Bucoliques*. Mais il estime qu'il peut exister d'autres correspondances, car les *Bucoliques* sont polyphoniques. Virgile respecte un ordre chronologique mais aussi la simple continuité de l'ordre des saisons avec, pour sommet, l'été de la V[e] *Bucolique*. L'œuvre s'achève sur l'hiver, l'échec, la mort, et la solution viendra de la libération des *Géorgiques*, libération de la trajectoire d'échec.

M. A. MICHEL accepte la tristesse de l'amertume finale. Mais il remarque que Virgile invoque et découvre la mémoire qui, pour un épicurien, est un défi lancé au temps, à la tristesse et à la mort.

Participent encore au débat, M. FORTASSIER et J.-M. ANDRÉ d'accord pour reconnaître la richesse de l'itinéraire spirituel proposé par M. A. MICHEL.

III.

SÉANCE DU SAMEDI 11 MARS 1989

Président : M. L. HOLTZ

A l'ouverture de la séance, quelques informations générales et pratiques sont l'objet d'interventions de l'Administrateur général, du Secrétaire général et de M. HOLTZ qui salue la présence de M. A. CIZEK de l'Université de Munster, R. F. A.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M^me^ M. FRUYT, *Métaphore et métonymie dans le lexique latin* (texte publié dans ce volume, p. 236-257).

Le Président, après avoir présenté ses remerciements à M^me^ M. FRUYT, regrette la limitation du sujet à certains exemples latins. Aucun exemple grec, pourquoi? Il attendait une définition du *trope*, telle qu'elle apparaît chez les anciens, mécanisme profond, selon lui, de la langue et de son ornementation. M^me^ M. FRUYT répond avoir voulu se placer d'un point de vue moderne et avoir tenté, à l'aide d'exemples latins, de cerner certains phénomènes de la langue contemporaine. D'autres études ont déjà largement traité le sujet pour l'antiquité. Elle accorde volontiers à M. L. HOLTZ que sur cette théorie de la métonymie et de la métaphore les courants philosophiques anciens se sont largement exprimés. M. L. HOLTZ maintient qu'il attendait un examen de la théorie antique, au moins chez Cicéron.

M. P. FLOBERT, de son côté, aurait souhaité une relecture de Donat pour une justification profonde de la théorie des *tropes*. Certes, il est tout prêt à admettre le point de vue de l'auteur mais il se demande ce que la théorie moderne peut apporter à la compréhension du style antique.

La discussion voit encore intervenir M. G. SERBAT qui rejoint les remarques de M. L. HOLTZ, tandis que M. M. Cl. MOUSSY, J.-M. ANDRÉ et M. POIRIER ont apprécié la modernité de l'exposé et le sel de son contenu. Le Président, au vu de l'heure tardive, laisse la discussion ouverte, utile manière de donner à nos séances de vrais prolongements.

II. — M^me^ M.-A. MARIÉ, *Virtus et Fortuna chez Ammien Marcellin. La responsabilité des dieux et des hommes dans l'abandon de Nisibe et la défaite d'Andrinople* (texte publié dans ce volume, p. 179-190).

Le Président remercie et félicite M^me^ M.-A. MARIÉ pour cette étude qui a le mérite de montrer comment une analyse stylistique bien conduite éclaire les intentions d'un historien qui est le continuateur de Tacite.

M. J. CHASTAGNOL se rallie totalement aux conclusions de cette analyse littéraire et rhétorique. Sur le plan historique, il se permet de faire remarquer que si Ammien a choisi d'achever son livre sur la bataille d'Andrinople, c'est parce qu'il ne voulait pas entrer dans le règne de Théodose, puisqu'il écrit sous Théodose.

M. J. FONTAINE voit dans cette communication une constellation de textes autour de deux catastrophes, preuve d'une longue et belle fréquentation d'Ammien. Il faut cependant se demander si Ammien n'est pas un écrivain antisystématique, si sa pensée ne repose pas davantage sur l'expérience plutôt que sur des concepts, s'il ne laisse pas sa place à la liberté et à la volonté humaines, si la roue de fortune interdit l'action de la Virtus, si son message n'est pas celui d'un militaire aux civils et aux sénateurs et si, pour finir, nous ne sommes pas en présence d'une *retractatio sui*?

M^me^ M.-A. MARIÉ dit n'avoir pas osé toucher à ce problème du combat difficile qui se déroule douloureusement dans l'âme et l'œuvre d'Ammien, militaire s'adressant à des Sénateurs.

Interventions riches sur l'aspect rhétorique de l'œuvre et de M. J.-M. ANDRÉ et de W. A. CIZEK.